



НАРОДНА УКРАЇНСЬКА АКАДЕМІЯ

**ГРАМАТИКА ФРАНЦУЗЬКОЇ МОВИ
В П'ЄСАХ**

Видавництво НУА

НАРОДНА УКРАЇНСЬКА АКАДЕМІЯ

**ГРАМАТИКА ФРАНЦУЗЬКОЇ МОВИ
В П'ЕСАХ**

Харків
Видавництво НУА
2016

УДК 811.133.136:82 – 2 (075.8)
ББК 81.471.1 - 923
Г76

*Затверджено на засіданні кафедри
германської та романської філології
Народної української академії.
Протокол № 5 від 07.12.2015*

Упорядник
Рецензент

доц. І.Л. Ануфрієва
Д.И. Панченко

Г76

Граматика французької мови в п'єсах: навчальний посібник / Нар.
укр. акад., [каф. герман. та роман. філол. ; упоряд. доц. І.Л. Ануфрієва]. –
Харків : Вид-во НУА, 2016. – 46 с.

Посібник призначено для студентів 3 – 4 курсів факультету «Референт - перекладач», вивчаючих французьку мову в аудиторний та позааудиторний час.

В умовах сучасного комунікативного підходу до навчання іноземної мови театральні п'єси набувають особливого значення, сприяють розвитку мотивації до вивчення іноземної мови, а також досягненню різних цілей навчання: тренуванню окремих навиків і розвитку уміння у різних видах мовної діяльності.

УДК 811.133.136:82 – 2 (075.8)
ББК 81.471.1 - 923

© Народна українська академія, 2016

Introduction

La grammaire est une chanson douce

Jeanne, dix ans, et son frère Thomas, quatorze ans, habitent l'Europe, chez leur mère. Régulièrement, pour aller passer des vacances avec leur père, ils traversent l'Atlantique en paquebot.

Cette année-là, une tempête les surprend. Si terrible qu'ils font naufrage. Ils se retrouvent sur une île. Une île étrange. Une île dont les habitants principaux sont les mots.

En leur compagnie joyeuse et chantante, la vie serait belle s'il ne fallait lutter contre deux personnages néfastes, ennemis du bonheur : Nécrole, le dictateur, et l'inspectrice Jargonos, son adjointe.

Amoureuse.

Rien, aucune créature au monde n'est plus ridicule, et déplaisante, qu'une fille amoureuse : du matin jusqu'au soir, elle sourit vaguement, prunelles clignotantes et bouche entrouverte. De temps à autre, l'amoureuse rougit (sans doute pense-t-elle, la pauvre chérie, à des caresses âgées par elle scandaleuses). Ou alors elle grimace : ce doit être la jalousie qui vient lui mordiller le cœur...

Hélas, ces accès de fragilité ne durent pas. Le visage de l'amoureuse reprend au plus vite cet insupportable air de reine : surtout, ne me mangez pas, n'osez même pas me parler, je suis d'une autre race, supérieure à toutes les autres puisque j'aime et suis aimée.

Amoureuse.

Telle, du jour au lendemain, était devenue mon ennemie, Mme Jargonos, vous vous souvenez ?, la redoutable inspectrice qui terrorisait les jeunes enseignantes.

Comment cette vieille aiguille de pin, sèche, et pointue, et cassante, s⁵était-elle soudain métamorphosée en loukoum, cette confiserie écœurante qui s'amollit jusqu'à fondre au soleil?

Mystère, chimie secrète de l'amour, n'attendez pas que je vous explique, je ne suis que Jeanne. Je n'ai que douze ans. Je ne peux que raconter. Raconter le plus

honnêtement, le plus précisément qu'il est possible, cette incroyable histoire qui m'a conduite, après quels détours et quels périls !, au cœur de l'île ô combien mystérieuse du Subjonctif.

I

En France, les bars sont interdits aux gens de mon âge. Ici, dans l'archipel, ils n'ont pas de portes, ni d'ailleurs de murs. Et ils pullulent, tout au long de la plage principale. Personne ne prête attention aux jeunes curieuses de ma sorte. Elles n'ont qu'à s'asseoir sur le sable pour écouter les guitares et les trompettes, les tambours et les pianos. Et aussi découvrir de quelles folies les adultes sont capables après deux ou trois verres de rhum.

* * *

Ce soir-là, après le travail, comme chaque soir d'ailleurs, j'avais couru vers mon bar préféré, le *Cargo sentimental*, et venais de m'installer à ma place favorite, le dos bien calé contre un tas de vieux filets. Leur lointaine odeur d'algue me berce. Il me suffit d'approcher d'eux mon oreille pour entendre, chuchotés, des récits de pêche au requin tigre.

Et je grignotais le meilleur des dîners, ces entrées lilliputiennes, inventions bénies des Espagnols, qu'ils ont appelées *tapas*.

À chaque bouchée, ça change. De goût, de couleur, de parfum. Tantôt ça croque, tantôt ça fond. Jamais le temps de s'ennuyer. On enchaîne les surprises.

Petite omelette. Micro-sandwich. Anchois farci, cube de jambon rouge foncé, presque noir... Ah, du bout des dents, mordre dans un pâté miniature truffé de pistaches ! Ah, entre ses joues, sentir la tiédeur amicale d'une crevette en beignet !

Soudain, sur le chemin, cartable à la main, parut Mme Jargonos. Démarche mécanique, robe grise informe, immense chapeau de paille (pour se protéger de quel soleil ? Le nôtre était déjà couché). Aucun doute possible, il s'agissait bien de mon ennemie. La terrible inspectrice. Celle qui avait si cruellement torturé ma chère Mlle Laurencin, pourtant la meilleure de toutes les maîtresses d'école. Je frissonnai. Et si le cauchemar recommençait ? Si, de nouveau, elle m'attrapait et m'enfermait dans

son institut maudit, son usine à désenchanter les histoires et dessécher la langue ? Je me fis minuscule. J'ai ce don-là : disparaître. Stratégie de curieuse : moins on vous voit, mieux vous pouvez voir. Elle s'était arrêtée net.

Et maintenant, perchée sur sa jambe gauche, tel un héron cendré, dont elle avait la teinte et l'allure, elle avait saisi sa chaussure droite et la secouait violemment. Sans doute afin d'en chasser l'intrus, un gravier assez impudent pour oser agresser la chair d'une fonctionnaire française. À cet instant même - coïncidence (ou stratégie du dieu Amour) -, Dario, le batteur de l'orchestre, s'installait derrière ses grosses caisses et toute sa quincaillerie. La longue silhouette, là-bas, sur un pied, luttant furieusement contre son caillou introuvable, dut l'inspirer. À son tour, il brandit sa chaussure, une tong aux lanières jaune fluo, tandis que son autre main agitait une maraca, cette sorte de petite massue creuse, pleine de graines dont les tchiqui tchiqui tchiqui saccadés rythment la plupart des mélodies tropicales. Ses camarades, croyant que le signal était donné, que la fête commençait, se précipitèrent sur leurs instruments et la musique envahit la nuit comme une vague.

Plus tard, pour les besoins de ma grande enquête (« Qu'est-ce que l'amour ? »), lorsque je demandai à Dario quelle force lui avait dicté d'agir ainsi, il plongea ses yeux dans les miens :

- Jeanne, tu verras, il y a des gens qu'on ne *peut pas* laisser seuls.

Le héron cendré Jargonos ne savait plus que faire. Toujours sur un pied, toujours brandissant à bout de bras sa chaussure et plus raide que jamais, elle ne bougeait plus. Sa colère avait disparu, je le voyais dans ses yeux, remplacée par un immense désarroi : mon Dieu, que m'arrive-t-il ? Je ne maîtrise plus rien. Que vais-je devenir ?

Alors Dario lui sourit. Un sourire comme je ne croyais pas qu'il en existât : un sourire débarrassé de toute moquerie. Un sourire qui veut simplement dire « bonjour ». Un sourire de bienvenue. Bienvenue dans la nuit, bienvenue dans la musique. Un sourire de compréhension, de complicité : la vie serait plus simple, n'est-ce pas madame ?, sans ces maudits cailloux.

Bien sûr, ce miracle ne dura pas. L'orchestre avait fini par remarquer ce drôle de dialogue muet entre le batteur et l'inspectrice. Les musiciens ricanèrent, s'esclaffèrent, toujours le même, notre Dario, tout lui est bon pour draguer, un vrai don Juan ne porte pas de tongs, Dario, on peut la voir ta nouvelle, oh la la, tu deviens fou, un squelette pareil, tu vas t'écorcher, Dario... À leur tour, ils se déchaussèrent et agitèrent qui sa Nike qui sa santiag, mais c'était pour dire adieu, laissez-nous, madame, allez chercher ailleurs, ne faites pas de mal à notre Dario.

Trop tard, le bien était fait.

Mme Jargonos s'était fait un bouclier du fameux sourire. Aucune méchanceté ne pouvait plus l'atteindre. Armée de ce sourire, elle ne craignait rien. Le sourire de Dario était devenu sa force intérieure, sa liberté et aussi son bouclier. Non seulement elle ne se laissa pas blesser par les moqueries, les grossièretés de l'orchestre, mais elle leur répondit de la manière la plus inattendue. En accueillant dans son corps leur musique. Oui, l'inspectrice, mon ennemie, la raideur même, s'était mise à danser. Oh, pas de grands déhanchements ni de gesticulations. Rien. Presque rien. Un imperceptible mouvement de ses jambes. Un frémissement cadencé de ses bras. Elle avait gardé son air sévère. J'imagine que, pour elle, frémir ainsi, se laisser aller à frémir était l'impudeur même, comme se dénuder devant une foule.

II

Que vais-je faire de ma vie ?

Tenter de répondre à cette question est mon jeu favori.

Je pense à toutes sortes de métiers, toutes sortes de maris, toutes sortes de lieux d'habitation. Je combine. Et j'essaie d'imaginer l'existence qui correspond...(crp. 21)

Je passe ainsi des heures à envisager l'avenir. Avez-vous jamais remarqué la beauté de ce verbe : « envisager » ? J'en-visage. Je regarde le visage de l'avenir.

Devant tous ces schémas et tous mes enthousiasmes pour les mots, mon frère Thomas ricane :

- Pourquoi fais-tu semblant ? Les filles, on les connaît. Le métier, elles s'en moquent. Seul l'amour les intéresse.

Forcément, je proteste. M'énerve. L'insulte.

Contre-attaque :

- Et toi, on peut savoir tes projets, à part tes bricolages ?

Depuis quelques mois, il délaissait sa guitare adorée, il ne sortait plus, il s'était changé en savant fou, il passait ses jours et ses nuits dans un hangar au milieu d'une jungle de fils électriques.

- Je ne te dirai rien. Il est dans la nature des filles de répéter les secrets.

- S'il te plaît, oh s'il te plaît ! Mets-moi au moins sur la voie...

- Bientôt, je serai tout.

- Tout ! Rien que ça ? Il n'y a que les enfants qui veulent « être tout ».

- Alors je serai un enfant éternel. Ne t'inquiète pas pour moi. Je ne suis pas loin de trouver la clef d'un nouveau monde où l'on n'aura plus besoin de choisir.

Comment, sœur méprisante, pouvais-je prévoir qu'il allait réussir ?

Pour l'heure, je ne m'intéressais qu'à une seule chose, ma grande enquête : qu'est-ce que l'amour ?

Et, comme en classe de SVT on dissèque des grenouilles pour comprendre le fonctionnement des muscles, l'observation méticuleuse et quotidienne de Mme Jargonos m'apportait des informations sans prix.

III

Amoureux.

Le petit rondouillard, la longue et sèche. Assis l'un contre l'autre, face à la mer, toujours au même endroit.

Ils avaient leurs habitudes.

Mme Jargonos arrivait la première, dès dix-sept heures, chaque fois une robe nouvelle, chaque jour plus colorée. Elle disait bonjour et prenait place au milieu de quatre vieilles planches que seul le patron du *Cargo* avait le culot de baptiser « fauteuil ». Elle n'attendait jamais longtemps. De loin, Dario ressemblait à un gros ballon, un gros ballon blanc et bleu qui roule. Ses courtes jambes n'apparaissaient

que plus tard, quand il longeait l'ancien chantier naval. On s'apercevait alors qu'il courait presque.

– Bonsoir.

– Bonsoir.

Dario présentait ses excuses pour son retard. Et, soufflant, se laissait tomber dans l'autre « fauteuil ». Par on ne sait quel miracle, tout le monde avait dû se donner le mot, depuis que les deux s'aimaient, ces sièges demeuraient vides. Même les mouettes ne s'y posaient jamais.

Et puis plus rien.

Pourtant, nous tous, les spectateurs, nous nous blessions les tympans à force d'écouter car il semblait bien qu'ils se parlaient, même qu'ils n'arrêtaient pas de se parler. Dès leur premier regard avait commencé entre eux une conversation qui, depuis, ne cessait pas. Mais c'était une conversation particulière. Une conversation sans paroles.

Mme Jargonos est amoureuse !

La nouvelle de ce miracle avait vite fait le tour de l'île et ces rencontres quotidiennes attiraient la foule. Une foule émue et respectueuse. Personne ne voulait troubler le miracle. Nous nous tenions à bonne distance. Certains, même, avaient emporté des jumelles pour mieux suivre les rares, très rares, événements de cet amour muet et le plus souvent immobile. De temps en temps, on voyait la main droite de Dario s'avancer doucement vers le dos nu de sa fiancée. Sans doute voulait-il lui prendre l'épaule, comme fait l'homme avec sa femme, pour qu'elle se sente protégée ? Mais son bras était trop court. La grosse main velue demeurait immobile quelque part entre les deux bretelles de la robe et rebroussait chemin.

Et de nouveau, rien. Aucun mot, aucun mouvement. Mous, les spectateurs, nous ennuyions ferme :

- C'est ça, l'amour ?

- Aucun intérêt.

Mon frère Thomas était le plus impatient.

- Décidément, les sentiments sont ridicules. Je préfère l'électronique.

- Ne dis pas de bêtises. Tout cela cache un mystère. Je vais continuer mon investigation.

* * *

Qui parmi les habitants de l'île avait connu le grand amour ? D'innombrables vantards se proposèrent pour me renseigner : « Moi, je sais tout de la passion », « Moi, j'ai vécu trois folies », « Mon mari et moi, nous nous adorons depuis cinquante ans... ». Je ne leur prêtais pas attention, j'avais mon idée. M. Henri, le vieux musicien. Dans sa longue vie, il avait forcément tout vécu. Je devinais que sa gaieté perpétuelle lui servait de paravent. Derrière son gros rire il devait cacher tout son bric-à-brac de souvenirs, les joies et les peines. Et ses amours.

M. Henri ne quittait plus guère sa maison. Ses doigts se promenaient pour lui. Leurs voyages permanents sur les cordes de la guitare valaient tous les chemins. Longtemps, cachée derrière la porte, je l'écoutai improviser. Et la nuit finit par tomber. Maintenant qu'avait disparu ce gros œil brûlant et menaçant, le soleil, je sentais mon courage revenir. Je frappai.

- Tiens, notre Jeanne ! Sois la bienvenue.

J'avais pris mon élan. Sans attendre, je me lançai.

- Monsieur Henri, dites-moi, s'il vous plaît : qu'est-ce que l'amour ?

- Oh là là, comme tu y vas ! Une question si grave par une soirée si douce...

Quelle cruauté, Jeanne ! Tu veux tout gâcher ?

Sa voix ne riait plus, sa musique se faisait de plus en plus lente.

- Attends que je me souvienne, il y a tant et tant d'années...

Il avait fermé les yeux. Ses doigts ne pinçaient plus les cordes, ils ne les effleuraient plus qu'à peine, du bout de la pulpe. Elles protestaient, les cordes, elles grinçaient, elles regrettaient la musique.

- Jeanne, approche-toi.

Je bondis, m'assis par terre, tout contre lui, et posai mes mains sur les siennes.

- À toi je ne peux pas mentir. J'ai un secret. Mon cœur se mit à accélérer. À ces moments-là, il me semble qu'il m'échappe, que jamais je ne pourrai le rattraper.

- Jeanne, je croyais que j'étais mort. Quoi de plus normal à mon âge ? Et puis voilà...

Il se redressa.

- Jeanne, je vais me remarier. Elle s'appelle...

Du doigt, il me fit signe d'avancer mon oreille. Dans laquelle il déposa un prénom.

- ... un vrai trésor, un cadeau, tu n'as pas idée.

Une lumière s'était allumée quelque part derrière ses yeux. Une lumière venue de l'intérieur. Une lumière qui ne lui éclairait pas seulement les yeux mais l'ensemble du visage. Il se tut. J'attendis. Patiemment. Comment aurais-je osé interrompre ce rêve éveillé ? Mais j'avais mon enquête à poursuivre. Je voulais comprendre. Je finis par reposer ma question. À voix très basse. Pour qu'elle se glisse en lui sans le blesser.

- Alors, monsieur Henri, personne mieux que vous... forcément... l'amour... qu'est-ce que c'est ?

De nouveau, il se tut. Longtemps. Et puis soudain, sans se tourner vers moi :

- L'amour est une conversation...

Il s'interrompit. Reprit son souffle.

- L'amour c'est lorsqu'on ne parle qu'à l'autre. Et lorsque l'autre ne parle qu'à toi. Tu verras.

Était-ce l'œuvre d'un termite, ces bruits infimes ? Quelque part, de l'autre côté de la cloison, quelqu'un creusait. Quelqu'un de minuscule creusait, sans doute pour s'échapper. Mais pour s'échapper d'où ? Et aller où ?

- Monsieur Henri, je peux encore vous poser une question ?

Du pouce, M. Henri se dessina une croix sur la bouche. Et reprit sa guitare.

IV

- Un, deux, trois ; un, deux, trois... Allez, madame, lâche tes hanches, tu ressembles à un bâton, allez, rigole un peu, un, deux, trois, souris d's lèvres, souris du corps, ce que tu es raide !

À la lumière d'un lampadaire, deux fillettes, la mine sévère, donnaient des leçons de salsa à Mme Jargonos. Laquelle grimaçait, serrait les poings, faisait tous les efforts du monde sans beaucoup de résultats gracieux. Emilio, le patron du *Cargo*, et moi faisons mine de regarder ailleurs pour ne pas accroître sa honte.

C'est alors que surgirent des robes noires. D'abord deux, puis trois autres, des papiers à la main et d'étranges livres rouges, petits de taille mais très épais. Les robes noires n'hésitèrent pas une seconde, filèrent droit vers l'apprentie danseuse.

- Malédiction, murmura Emilio.

- Que se passe-t-il ?

- Tu le vois bien, elles sont revenues.

Les robes noires encerclaient l'inspectrice.

- Madame Jargonos Amandine, n'est-ce pas ?

- Qui vous a dit mon nom ?

- Vous n'avez plus rien à craindre.

- Nous sommes là.

- Pour vous aider dans votre terrible épreuve.

Les deux professeurs de danse commençaient à s'impatienter.

- On continue, madame ?

- La souplesse ne te viendra pas toute seule.

- Qui c'est ceux-là, d'abord ?

Les robes noires firent la révérence.

- Cabinet Vilvorde, pour vous servir.

- Moi, je suis maître Remords, affaires matrimoniales.

- Et moi, maître Couture, cessions et successions.

Les unes après les autres, les robes noires déclinaient leur identité et spécialités. Mais je ne comprenais toujours pas quelle était cette meute et ce qu'elle voulait vraiment. À voix basse, le patron du *Cargo* éclaira ma lanterne.

- Ce sont des avocats, Jeanne. Autrefois, ils exerçaient le métier le plus utile du monde : les avocats défendent les plus faibles, les attaqués. Maintenant, comme Nécrole a fermé les tribunaux, ils n'ont plus rien à faire et donc plus rien à manger. Alors ils inventent des menaces, pour garder de la clientèle. Écoute-les.

- Notre cabinet et moi-même vous présentons nos félicitations pour votre courage !

- Quel courage ?

- L'amour est l'entreprise la plus périlleuse, de nos jours. Et, d'après nos informations, vous vous y êtes lancée avec une audace admirable. D'ailleurs, vous avez bien raison, ah, ah, on n'a qu'une vie, n'est-ce pas ? Il faut bien que le corps exulte ! Continuez d'aimer sans souci, madame, nous prendrons soin de vous. Hélas...

- Pardon ?

- Ne vous y trompez pas, chère madame...

- Je ne suis pas votre chère madame.

- Nous vous souhaitons tout le bonheur possible. Hélas, les statistiques sont cruelles : la moitié des mariages s'achèvent par un divorce.

- Hors de ma vue, allez, plus vite que ça !

- Quant aux amours de plage... ces amours- là ne durent jamais.

- Fichez le camp ! Ou il va vous en cuire !

- Je comprends votre réaction, madame. Qui admet de gaieté de cœur la fin d'un amour ? Sachez seulement que, le moment de la rupture venu, nous serons prêts pour le procès.

- Et si votre Dario...

- Puisque Dario il y a. Vous voyez, nous sommes bien informés...

- Et si votre Dario, à Dieu ne plaise mais il faut tout prévoir...

- S'il se met à vous tromper...

- S'il... quelle horreur, mais tout arrive, s'il vous frappe !

Les robes noires tournoyaient autour de Mme Jargonos et piquaient, l'une après l'autre, comme des guêpes.

- S'il se permet... un musicien est un saltimbanque, il peut envier votre salaire régulier...

- S'il va jusqu'à...

- Oui, vous voler ?

- Alors ce Dario-là devra payer, croyez- nous, payer cher.

- Faites-nous confiance. Nous connaissons notre métier. Nous avons déjà des photos, des témoignages.

- Voilà ! Vous n'avez qu'à signer au bas de ce contrat. Aucun versement d'avance.

C'en était trop. « Amour de plage », sa première passion, unique et éternelle ? Un bandit, ce batteur si doux ? Mme Jargonos gifla la robe noire la plus proche. Le vent emporta les trois feuillets du maudit contrat.

Et, tandis que la meute disparaissait, furieuse, dans la nuit (on ne va pas en rester là... on va vous assigner... coups et blessures), Mme Jargonos reprit son entraînement. Pied droit, pied gauche, pied droit, repos. Pied droit, pied gauche, pied droit... En secret de Dario, elle apprenait la salsa. Elle voulait lui faire la surprise. S'avancer un beau soir sur la piste et le séduire par son sens du rythme et sa grâce. Touchante jargonos, on ne la changerait jamais ! En toutes choses, y compris dans l'amour, elle mettrait du travail. Et encore du travail.

* * *

Plus tard, quand parut son amoureux, Mme Jargonos frémissait encore de colère.

- Vous vous rendez compte, cher ? Les avocats ont osé. Me démarcher, moi, une inspectrice, fonctionnaire titulaire !

Elle serrait les poings, comme si elle allait devoir frapper encore. Ses paupières battaient, ses lèvres tremblaient. De grosses marques rouges tachaient ses bras nus.

- Ils se sont fait recevoir, vous pouvez me croire. Ils ne reviendront pas de sitôt.

Quelle époque ! Quelle engeance ! Pires que des sauterelles !

Dario trottinait à ses côtés. « Voyons, Amandine, calmez-vous, voyons Amandine. » impossible d'engager la conversation, la fameuse conversation de l'amour, avec quelqu'un si plein de rage.

- Décidément, je hais le conditionnel !

- Absolument d'accord, Amandine, je vous suis les yeux fermés. Mais ... vous pourriez m'expliquer ? Pourquoi cette détestation du conditionnel ?

- Le conditionnel ne fait jamais, jamais confiance. Le conditionnel n'arrête pas d'imaginer le contraire de ce qui se passe. Dario ne m'aimerait plus. Dario s'intéresserait à mon argent. Les poules *auraient* des dents...

- Quelle horreur ! Comme vous avez raison. Amandine ! Supprimons le conditionnel ! On peut lancer une pétition ?

- Je vous aime et vous m'aimez, n'est-ce pas, Dario ?

- Bien sûr, Amandine.

- Alors, pour nous, plus rien n'existe que le présent, l'indicatif présent.

- Vous avez parfois un drôle de langage, Amandine, ça doit venir de votre métier. Mais je suis d'accord avec vous. Vive l'indicatif présent !

- Dario, je me disais...

- Oui ?

- L'heure n'est-elle pas venue pour nous de cesser le voussoiement ?

V

C'est cette nuit-là, en rentrant tard chez moi, tue, pour la première fois, je vis, peinte sur un mur, cette bande dessinée minuscule qui allait déclencher tant de violences.

Que venaient faire sur notre île ces images égyptiennes ?

VI

Une fois de plus, je m'étais rendue au *Cargo* pour mon enquête. Une fois de plus, après m'être bien essuyé les doigts (rien de meilleur que les tapas, mais rien de

plus gras), j'avais sorti mon carnet bleu, mon cher allié, mon confident. Je m'exhortais en moi-même, pour résister au sommeil : « Qu'est-ce que l'amour ? Ma petite Jeanne, c'est peut-être la nuit ou jamais. Ne les perds pas des yeux. Tu vas enfin découvrir le grand secret. »

* * *

- Pardonnez-moi, mademoiselle, mais vous n'arriverez à rien.

Qui me parlait ? Qui me parlait de *si bas* ? À qui appartenait cette voix d'adulte qui me venait par *en dessous* ?

- J'ai essayé, moi aussi, des dizaines de fois. Et je suis petit : d'habitude, je me faufile partout. Mais avec les amoureux, rien à faire : leur monde est im-pé-né-tra-ble.

Qui me tenait donc ce discours, tellement voisin de celui de M. Henri ? Cette fois, je baissai franchement les yeux et finis par l'apercevoir.

Un gamin. Un vieux gamin ridé. Sûrement pas plus d'un mètre cinquante et sûrement plus de quarante ans. Une barbichette lui donnait l'air du diable. Un diable miniature. Vêtu d'un tricot rayé et d'un bermuda rouge.

- Mais qui êtes-vous ?

- Le cartographe de l'archipel.

- Vous pouvez répéter ?

- Je dessine la terre vue de haut.

- Vous vous moquez de moi ?

Je l'avoue, jamais je n'aurais dû me montrer si vive, à la limite de l'impolitesse. Mais comment imaginer qu'un quasi-nain puisse surplomber quoi que ce soit ?

- Si mon métier vous intéresse, je passe vous chercher demain.

- Pourquoi tant de gentillesse ?

- Parce que, d'après ce que je vois, nous souffrons, vous et moi, de la même maladie grave : la curiosité. Vous savez que le mot « curieux » vient du latin *cura* :

le soin ? Soyons fiers de notre défaut : être curieux, c'est prendre soin. Soins du monde et de ses habitants. Je serai demain matin chez vous.

Le temps d'ouvrir la bouche pour le remercier, il avait disparu.

VII

Rien de tel qu'une bonne soirée pour enchaîner sur une bonne nuit. La veille, mon frère m'avait, rareté des raretés, invitée à dîner (brochette de mérrou, bouchées au coco). Ensuite, nous étions allés déranger Ella, la ronde postière. Merci à elle : en cas d'urgence, elle ouvrait son bureau, quelle que soit l'heure. Et personne mieux qu'elle ne savait séduire les téléphones de l'île. Des pièces de musée, pourtant, de grosses boîtes à manivelle.

« Jeanne et Thomas, *vous* avez votre mère, cabine une. Crachez vos chewing-gums et articulez. La ligne est mauvaise. » « Maintenant, vous avez l'Amérique, je veux dire votre père. Cabine deux. Demandez-lui de nous envoyer du jazz. »

Comment ne pas bien et longtemps dormir, après avoir parlé avec ses parents ? On les sent si proches, même si des kilomètres et des kilomètres de mer nous en séparent.

* * *

- Enfin ! Bonjour, Jeanne, je commençais à m'inquiéter. Tu aimes le sommeil, on dirait. Tu viens ? Il ne faut jamais faire attendre la météo.

Étant donné la manière dont il frappait à la porte, un effleurement, une caresse, j'aurais tout aussi bien pu ne jamais l'entendre et rester jusqu'à midi dans mes songes.

Il se tenait là, mon nouvel ami, le petit cartographe, vêtu comme la veille. Même tricot rayé, même bermuda rouge. Il portait accroché dans son dos un grand carton à dessin, deux fois large comme lui.

- Allez, je t'emmène au terrain d'aviation. Habille-toi chaudement, il peut faire froid là-haut. As-tu ton PA ?

- Mon quoi ?

Je le fis deux fois répéter, avant de répondre, au hasard, que ma santé était parfaite : j'avais consulté un médecin l'avant-veille.

Ton PA, Jeanne, ton permis d'altitude. Sans lui, pas de vol.

- Il faut un permis, maintenant, pour prendre l'avion ? Mais voyons, je ne veux pas piloter !

- Ce permis n'est pas seulement obligatoire pour l'avion. Il l'est aussi pour monter au sommet de nos collines.

- Vous plaisantez ?

- Ordre de notre président à vie Nécrole.

- Déjà, le mois dernier, il ordonnait de brûler tous les bateaux. Maintenant, il impose un permis d'altitude / Cette fois, ça y est. Il a perdu la tête !

- Pas du tout, Jeanne. Notre dictateur est de plus en plus logique. Qu'est-ce qu'un bateau ? Un être libre. Un bateau peut aller partout : il n'y a pas de route sur la mer.

- Je comprends.

- Un bateau est forcément un ennemi des dictateurs qui détestent les libertés, toutes les libertés.

- Pour les bateaux, vous avez raison, Nécrole est logique. Mais l'altitude, interdire l'altitude... ?

- D'après toi, quel cadeau peut nous offrir l'altitude, l'altitude d'un avion ou celle d'une montagne ?

- Je ne sais pas moi, la vue, une meilleure vue, une vue plus large, plus générale...

- Bravo ! Eh bien ce genre de vision, les dictateurs ne le supportent pas. Le point de vue peut entraîner la critique. Et, pour eux, aucune critique n'est acceptable.

- Je comprends maintenant pourquoi les soldats interdisent la route des collines, vous savez, celle qui mène au Doigt et aux Deux-Mamelles !

- Tout juste ! Les amoureux y venaient pour rêver. Et certains, entre deux baisers, ne pouvaient s'empêcher de voir ce qu'on ne voit jamais : les taudis, les

terrains d'entraînement des policiers, les trop nombreuses prisons. Quelques-uns de ces certains-là se montrèrent assez impolis pour s'indigner. On ne les a plus revus.

- Alors c'est fichu. Je suis cataloguée comme rebelle. Jamais je n'aurai mon PA.

- Ne t'inquiète pas. Je connais quelqu'un à la direction des Autorisations. Un géographe amateur, comme moi. Entre passionnés, on s'aide. Je vais arranger l'affaire.

Il avait dit vrai. Une heure plus tard, j'avais dans ma poche le précieux document.

* * *

Il avait du mal à marcher. À cause de son trop grand carton. Le vent de face l'empêchait d'avancer. Dans les rafales, il se mettait de profil. Sans se départir de son sourire.

- Ça souffle, hein ? Tu veux bien m'aider, Jeanne ?

Je sentis ses doigts prendre les miens. Sa petite main se perdait dans la mienne. J'étais tout émue. J'empêchais un adulte de s'envoler.

- Vous avez toujours été cartographe ?

- J'ai commencé jockey, comme tous les petits hommes. Rien d'original. C'est toujours ce qu'on nous propose.

- Le métier ne vous a pas plu ?

- Je n'avais pas le don. Ou pas de chance avec mes montures. En tout cas, j'étais toujours derrière. A force, on se lasse de n'avoir pour horizon que le cul d'un peloton. Sans parler du parfum. On n'a pas idée comme ça pète, dix chevaux dans l'effort.

- Alors comment l'idée des cartes *vous* est-elle venue ?

- Un jour, par hasard, à la maison, j'étais monté tout en haut d'une échelle pour changer une ampoule. J'ai regardé en bas. Il m'a semblé voir pour la première fois mon meilleur ami, ce cher et vieux et crasseux et si râpé tapis rouge. Sur lui, depuis l'enfance, j'avais tant bavé, rampé, couru, dormi, joué aux billes ou aux soldats. Je le

savais par cœur, millimètre carré par millimètre carré, la moindre tache, la plus infime boule de chewing-gum collée là vers le coin nord, depuis des siècles, entre deux brins de laine, l'un rouge et l'autre bleu. Mais soudain il s'offrait à moi dans son ensemble. Je l'entendais me dire : « Eh bien, tu *en as* mis du temps pour me connaître ! Alors, que penses-tu de mon dessin ? » Je dégringolai, *me* précipitai dans ma chambre, revins avec du papier, un crayon. Et passai le reste du jour arc-bouté sur mon échelle branlante, le dos coincé contre le plafond, et pourtant de plus en plus heureux, à tenter de reproduire ce que je voyais.

- Parce que ça donne vraiment du bonheur, dessiner une carte... ?

- Tu n'auras qu'à essayer toi-même. Moi, dans ces moments-là, il me semble que j'apprivoise le monde. Il se fait plus doux, plus calme, il rentre ses crocs, ses épines, il ronronne, tout content de s'installer sur ma feuille.

- Vous avez raison, j'essaierai.

- Et après, tu verras, tu dormiras mieux que jamais. Rien ne berce comme les lignes.

VIII

Le terrain d'aviation n'était qu'un morceau de plage planté d'une paillote et d'une pompe à essence rouge. Une avionnette attendait, son hélice déjà frémissante. Mais le cartographe se dirigea vers un long cercueil blanc pourvu de deux ailes blanches démesurées. Un planeur.

Le type même d'engin de mort qu'adorent les garçons. Je m'étais juré de ne jamais leur confier ce que j'avais de plus cher au monde, avec mes parents : moi-même. Je frissonnais.

- Pas question de monter là-dedans. J'aime trop la vie.

- Libre à toi. Je te raconterai.

Quelle curieuse digne de ce nom peut accepter de manquer un spectacle ?

Un autre petit, tout petit homme sortit de la paillote. Il se frottait les paupières. Sans doute l'avions-nous réveillé. D'une drôle de démarche sautillante, il approcha. Il marchait pieds nus mais portait une blouse en soie, grise avec une croix rose.

- Qui est-ce ?

- Jean-Luc, notre pilote. Il a été jockey, comme moi. Mais lui, il n'arrive pas à oublier son ancien métier. Il porte la casaque de son dernier propriétaire.

- Il n'y a donc que des jockeys, dans les planeurs !

- Quand on n'a pas de moteur, il faut être très léger. Surtout quand on monte à trois. Alors, tu te décides ?

Je n'hésitai pas longtemps. Je dois vous avouer que le fond de ma nature, c'est la couardise. Je tremble pour un rien. Mais comme ma curiosité l'emporte toujours sur ma peur, je me trouve embarquée dans les aventures les plus toiles. Je m'avançai.

- Bravo, Jeanne ! Je n'ai jamais douté de toi. Bon, j'espère que tu n'as pas trop petit-déjeuné.

- Rien qu'une mangue, je ne voulais pas vous faire attendre.

- On va vérifier. Allez, monte sur la balance.

Celle-là, je *ne* l'avais pas remarquée : une planche carrée, surmontée d'un cadran rond, comme une horloge. Sauf qu'elle indiquait le poids au lieu de l'heure. Nous nous tenions tous les trois, moi entre les deux anciens jockeys. Je les dépassais d'une bonne tête.

- Ne respire plus.

L'aiguille, très vite, dépassa 100, elle hésita, s'arrêta juste avant 120.

- Tu n'as rien dans tes poches ?

À contrecœur, je jetai les bouteilles de sable dont je fais collection et ne me sépare jamais.

- Cent dix-huit.

- Qu'en penses-tu, Jean-Luc ?

- Avec la météo d'aujourd'hui, ça devrait aller.

- Alors en route.

- Nous n'emportons pas de parachute ?

- Inutile, Jeanne, nous volerons très bas. Et la plupart du temps au-dessus de la mer. Mais je dois t'apprendre quelque chose. Un code. Pour t'y retrouver.

- Je vous écoute. Je déteste me perdre.

- Pour les aviateurs, le ciel est découpé comme un cadran de montre. Devant nous, c'est midi ; derrière, six heures.

- Compris.

- On va vérifier. Comment appelles-tu ta droite ?

- Attendez une seconde... Voilà : trois heures.

- Bravo !

- C'est drôle : pour savoir « où », on répond « quand ».

- Tu as raison. Peut-être que, dans l'air, le temps et l'espace se marient.

* * *

Bientôt, remorqué par l'avionnette, notre planeur quitta le sol. Et l'instant d'après, libérés de notre laisse, nous glissions dans l'air.

Je ne vais pas vous mentir : je ne suis jamais parvenue à me tranquilliser pendant ce premier vol. Ça tanguait, ça vibrait, ça sautait trop. Et j'avais beau coller mon front contre la bulle de Plexiglas, je n'apercevais rien qu'une bataille de couleurs bleues, l'indigo du ciel contre le mauve de la mer. Sans garantie. C'était peut-être l'inverse. Où se trouvait le haut et où le bas, comment savoir ?

De son énorme besace, le cartographe avait sorti un bloc et commençait à tailler son crayon.

- Mon Dieu, que se passe-t-il encore ?

Je tremblais.

Le planeur s'était mis à monter, monter, comme soulevé par un ascenseur de gratte-ciel, vertigineusement rapide.

Les deux jockeys se moquèrent.

- Ah, ah, on dirait que notre Jeanne n'est pas très rassurée.

- Ne craignez rien, mademoiselle, ce n'est qu'une ascendante, un courant d'air chaud.

- Et d'ailleurs, tu peux le remercier, le courant d'air, regarde le spectacle qu'il nous offre.

Notre oiseau blanc s'était stabilisé. Lentement, prudemment, je me penchai. De si haut, je voyais des îles. Je comptai sur mes doigts, pour plus de sûreté. Cinq îles, sauf erreur.

- Jeanne, je te présente l'archipel de la Conjugaison.

- La conjugaison, quelle horreur ! C'est tout ce que je déteste !

- Ne dis pas de bêtises, Jeanne. Les verbes sont une peuplade tout à fait attachante. C'est justement mon travail de ce mois-ci : dessiner le plan de la conjugaison.

- De toute la conjugaison ?

- La conjugaison tout entière. Il faut avouer que plus personne n'y comprend rien ! Accepterais-tu de devenir mon assistante ? Mes yeux ne sont plus assez perçants.

- Et mon enquête, que va-t-elle devenir ?

- Ta grande enquête sur l'amour ? Quelques petits voyages ne pourront que la nourrir. L'amour est une promenade, Jeanne.

* * *

Aujourd'hui, tout le monde me félicite. J'ai mon prénom dans les manuels, « Jeanne qui a codessiné la conjugaison », « Jeanne la grammairienne-aviatrice », etc., etc. La vérité, c'est que je n'ai jamais répondu à la proposition du cartographe. Le planeur vibrat tellement, j'avais l'impression qu'il allait décrocher mon cœur. Comment prononcer un seul mot, même l'un des plus brefs, les trois lettres de « oui », quand votre cœur se décroche ?

Le cartographe dut prendre mes grimaces pour un acquiescement.

Et voilà comment, bien malgré moi, je suis devenue célèbre dans l'Éducation nationale.

Une fois de plus, je manquai m'évanouir : le planeur plongeait vers la première des îles.

- Allez, Jean-Luc, au boulot !

- Au boulot, patron !

IX

Tiens, Jeanne. Prends les jumelles. Et raconte-moi ce que tu vois. Raconte, s'il te plaît, de droite à gauche. Assez lentement pour que je puisse tout dessiner. Et n'oublie surtout pas les détails. Dieu est dans les détails.

Je posai mon front contre le hublot.

On aurait dit un chenil immense, vous savez, ces sortes de villes où la Société Protectrice des Animaux accueille les chiens abandonnés et les propose pour adoption aux visiteurs. Sauf que les chiens, ici, étaient des moteurs, des centaines de moteurs rassemblés dans trois vastes enclos et un plus petit, des moteurs de toutes tailles et sortes, des moteurs en marche, aussi bruyants, gémissants et hurlants que des molosses enfermés.

- Où m'avez-vous emmenée ? Je suis une fille normale, moi. Je déteste la mécanique. Qu'est-ce que c'est que ce dépotoir ? Un trafic de pièces détachées ? Partons tout de suite. Je sens déjà monter la puanteur de l'huile et des graisses...

- Tout doux, Jeanne, et regarde mieux. Ces moteurs sont des verbes, tous les verbes possibles et imaginables. On ne t'a jamais appris que ce sont les verbes qui font avancer la phrase, qui lui donnent vie et mouvement ? « Jeanne un garçon blond. » Rien ne se passe. « Jeanne *drague* un garçon blond. » Tout commence.

- On dirait... dans cet enclos, là, juste en dessous, je rêve ou tous les verbes se terminent en *er* ? *Chanter, arriver, pleurer...*

- Bravo, Jeanne!

- Sur la gauche, ils finissent en *ir, rougir, jartir*, et à droite, vers la colline, vous pouvez vérifier, rien que des *re, vendre, attendre...*

- Excellent ! Tu as compris le mode de classement.

- On leur a demandé leur avis, aux verbes ? Ils sont heureux d'être rangés comme ça?

- Que veux-tu dire?

- Rangés par vos terminaisons, par la taille ou la couleur de votre queue... Ça vous plairait, vous ?

- Jeanne!

Pauvres vieux jockeys! Ils n'avaient pas l'air de savoir que les filles d'aujourd'hui sont de drôles d'animaux. Elles s'informent des secrets. Elles se relèvent la nuit pour regarder les films chauds à la télévision. Je les laissai reprendre souffle avant de poser ma nouvelle question.

- Et le quatrième enclos ? C'est un peu le bric-à-brac, *non* ? Qu'est-ce qui unit *payer* et *acquérir* ? Pourquoi *mouvoir* est-il à côté de *conclure* ?

- Ce sont les verbes à problèmes, Jeanne. Ils ont chacun leur bizarrerie. *Je meus, il meut, nous mouvons, tu mus, vous mûtes...*

- En effet, ça craint!

- Et j'acquiers, vous acquêtes, ils acquerront.

- Bonjour la prise de tête!

- On a préféré les mettre ensemble pour qu'ils ne contaminent pas les autres. Tu imagines si chacun des verbes imposait sa fantaisie ? C'est déjà assez compliqué comme ça, tu ne trouves pas?

- Mais alors, quelle est cette île?

- Tu n'as pas deviné?

Plongé dans son dessin, le cartographe ne m'écoutait plus. À chaque trait, il tirait la langue, comme un enfant qui s'applique. Jean-Luc en profita pour me souffler la réponse.

- L'Infinitif, Jeanne, nous survolons l'Infinitif.

- Et pourquoi l'Infinitif s'appelle-t-il l'Infinitif?

- Et pourquoi Jeanne s'appelle-t-elle Jeanne ? On aura beau chercher, chercher, les presser de questions, certains mots garderont leur mystère. Et c'est bien ainsi

Je ne suis pas du genre à renoncer. Je me mis à réfléchir tout haut. C'est une méthode que je recommande. Je l'utilise souvent. Les pensées qui restent emprisonnées dans le cerveau manquent d'air. Celles qu'on fait passer dans la bouche et jette dans l'air respirent mieux, forcément, et gagnent en clarté

- Infinitif vient forcément d'infini. Infini veut dire tout. Donc quand un verbe est à l'infinitif, il peut tout faire.

- Bravo, Jeanne ! Parfaitement raisonné.

Le cartographe avait glissé son crayon entre les dents et applaudissait du bout des doigts.

- Avant, avant l'interdiction de Nécrole, tu aurais vu partout des bateaux, Jeanne, des dizaines de bateaux. Ils venaient faire leur marché, acheter le moteur dont ils avaient besoin, le moteur nu. Après, ils l'habillaient en fonction de leur utilisation.

- Habiller ? On habille les moteurs, maintenant, je veux dire les verbes ?

- Pour jouer au tennis ou pour te promener au pôle Nord, tu ne choisis pas les mêmes vêtements, n'est-ce pas ? Les verbes, c'est pareil. Si on doit les utiliser pour voyager dans le futur, on prend un verbe nu...

- Attendez que je traduise. Le verbe nu, ça signifie... le verbe à l'infinitif.

-... Correct. On le met au présent, troisième personne du singulier : *chante*. Et on lui ajoute les vêtements du futur : *rai*, *ras*, *ra*. Je *chanterai*, tu *chanteras*, il *chantera*. De même, si le verbe doit remonter dans le passé, il faut le vêtir en conséquence. *Chanter* devient *chantais*, on lui a mis des moufles sur les doigts. Ou *chantai*, on lui a enfilé des gants...

- Mais alors, depuis la dernière folie de Nécrole, les verbes ne servent plus à rien ? Plus personne ne vient les chercher ?

- C'est pour ça qu'ils grondent, Jeanne. Ils s'exaspèrent, même. On frôle la révolte.

Depuis quelques minutes, notre pilote s'agitait sur son siège. Il attendait impatiemment la fin de la démonstration.

- Patron, vous en avez encore pour longtemps avec l'Infinitif ?

- Pourquoi ? Déjà la bougeotte, Jean-Luc ? Ah, ces jockeys d'obstacles, ils ne tiennent jamais en place.

- Pense ce que tu veux des gens d'obstacles, patron. Ils ont l'habitude des moqueries. Je te préviens seulement que je manque de portance. Ou je tente d'attraper

l'ascendante, devant nous à gauche, là, vers dix heures. Ou tu m'indiques un terrain libre pour nous poser.

La terreur me reprit. Où atterrir ? Pas un centimètre carré de libre. Les moteurs occupaient tout. En outre, excités comme ils étaient, je ne donnais pas cher de nous. À peine arrivés chez eux, nous serions assaillis, dévorés.

Merci le courant d'air ! Au dernier moment, il nous reprit dans sa paume et nous arracha à la voracité des verbes.

- Tout va bien, patron ? Tu as pu lever ta carte ?

- La récolte est satisfaisante. Mais il faudra revenir. Dis-moi, Jeanne, avec tes meilleurs yeux, as-tu vu les *infinitifs paresseux* ?

- Pardon ?

- Je traduis : les paresseux, les verbes à l'infinitif qui ont décidé que, être verbe, c'était trop fatigant. Ils ont changé de métier. Ils ont préféré devenir des noms. Un nom a beaucoup moins de travail qu'un verbe.

- Vous pouvez me donner un exemple *d'infinitif paresseux* ?

Le *savoir*, le *sourire*.

- Patron, où va-t-on, maintenant ?

Une chose devenait de plus en plus claire : Jean-Luc détestait mes conversations avec son vieil anr le cartographe. Pas de doute : il souffrait de jalousie. J'étais en train d'apprendre que la taille d'un corps n'a rien à voir avec la force des sentiments. Peut-être était-ce même le contraire ? Plus un corps est menu, plus les sentiments, dont la jalousie, y sont comprimés et donc violents. J'allais devoir me montrer diplomate. Sous peine d'affrontement grave avec le pilote. La dernière personne avec laquelle il convient de se fâcher lorsqu'on est passager.

X

- Et maintenant, cap au 190, sur l'île des fous !

- Quel genre de folie ?

- Pour ça, nous te réservons la surprise. Et tu ne seras pas déçue, foi de cartographe. Alors, Jean-Luc, que nous dit la météo ?

- Des turbulences, comme toujours là-bas.

Quelles était donc cette folie des habitants assez grave et puissante pour désordonner l'air ? Décidément, cette nouvelle destination me mettait la puce à l'oreille. D'autant plus que le paysage s'annonçait somptueux : une chaîne de petites montagnes très aiguës qui plongeait à l'aise dans la mer

Mes deux compagnons avaient repris leur éternel débat d'anciens jockeys : qu'y a-t-il de plus noble, de plus glorieux, l'obstacle ou le trot, le courage de sauter des haies et des rivières ou l'intelligence nécessaire pour garder dans l'allure une tonne de muscles ? Ils m'avaient oubliée, je m'endormis. Mieux vaut prévenir mon futur mari (encore à rencontrer) : quand on m'oublie, je m'endors. À l'instant même et n'importe où ; à table, en classe, sur la plage... Quand je n'existe plus pour les autres, je préfère le sommeil. Au moins lui me prend dans ses bras et m'offre, rien que pour moi, le cinéma des rêves. S'il ne veut pas vivre avec une marmotte, ce futur mari, qu'il n'oublie jamais de faire attention à moi. À bon entendeur, salut !

* * *

Un hurlement me réveilla, bientôt suivi par des dizaines d'autres :

- *Faites demi-tour !*
- *Atterrissez tout de suite !*
- *Annoncez vos noms !*
- *Prends garde à toi, pilote !*

Je rouvris les yeux. Le cartographe me souriait :

- Tu voulais connaître la folie de ces gens ? La voilà. Ils n'arrêtent pas de donner des ordres. Du matin jusqu'au soir. Et à n'importe quel sujet. Leur maladie, c'est l'impératif. Ils se prennent tous pour des empereurs. On a cherché à les soigner. En les arrosant d'eau glacée grâce à des avions-citernes ; en versant dans leur rhum de puissants calmants. Peine perdue. Personne n'est jamais parvenu à modérer leur frénésie de commandement. Quant à moi, pardon, mais *je* ne supporte pas.

Avant de prendre son carnet à dessin, il s'enfonça dans les oreilles, sans doute jusqu'au milieu du cerveau tant il poussait fort, deux tilles de cire.

- *Descends, si tu l'oses !*

Maintenant que le planeur s'était approché, je pouvais distinguer la source de tout ce vacarme : une sorte de bal costumé. Du bas en haut de chacune des mini-montagnes, des dizaines d'hommes et de femmes, des vieillards comme des enfants, s'étaient déguisés en personnages d'autorité. Juges emperruqués. Médecins bardés d'armes (seringues, bistouris, stéthoscopes). Policiers caressant, l'air farouche, leurs matraques. Curés, mollahs et rabbins brandissant leurs livres saints, soldats en tenue de combat. Instituteurs à l'ancienne, blouse grise et longue règle à la main...

Et chacun le doigt tendu nous criait des ordres, s'aidant de tous les moyens possibles : porte-voix, entonnoirs, tuyaux, manches à air. Et les rares qui gardaient la bouche fermée n'étaient pas moins autoritaires. Ils écrivaient fébrilement dans la poussière ou agitaient des panneaux.

- *Fous le camp, cartographe !*

- *Viens déjeuner; le vieux, et surtout, amène la fille !*

D'autres, au moyen de torches, lançaient des signaux lumineux. Tantôt brefs, comme des points, tantôt plus longs, comme des traits : - . . - - . .

- Voilà qu'ils cherchent à nous aveugler, maintenant!

- Mais non, voyons ! Ils nous parlent ; pour être plus précise, ils me parlent. En morse.

- Parce que tu sais le morse, Jeanne ? Là, tu nous en bouches un coin !

On pourrait s'étonner de ma science. « A table, les enfants ne parlent qu'à leur tour et leur tour n'arrive jamais. » Telle était la règle familiale. Alors pour continuer nos conversations interminables, Tom et moi, nous tapotions doucement, fourchette contre verre, rond, de serviette contre salière. Pauvres parents ! Ils avaient bien fait de ne pas apprendre ce langage. À nous entendre, ils seraient morts mille fois : de honte, de colère, d'effroi, de désespoir... Tous les sentiments qui accablent un père ou une mère quand ils constatent que leur éducation ne sert à rien de rien.

- Alors, Jeanne, que te disent-ils, ces charmants cocos ?

- Vous allez me faire rougir !

- N'oublie pas que tu es en mission scientifique, Jeanne. Tu dois raconter le monde, tout le monde, tel qu'il est.

- « La fille, montre-nous tes seins. »

- J'en étais sûr, tous des obsédés.

- Et aussi : « Enlève ta culotte. »

- Ah, les sauvages !

- Et encore...

- Non, Jeanne, ça suffit !

* * *

En grand pilote, malgré turbulences et trous d'air Jean-Luc tournait et tournait encore autour de la montagne.

- Alors, mademoiselle Jeanne, ils vous plaisent, nos Impératifs ?

Je suivais, fascinée, cette agitation, les mines sévères des Impératifs, leurs fronts plissés, leurs colères subites qui dégénéraient vite en bagarres féroces car les ordres se contredisaient, bien sûr. Comment un Napoléon peut-il accepter d'être commandé par un autre Napoléon ?

Le policier et le juge en étaient venus aux mains et, agrippés l'un à l'autre, roulaient maintenant dans la pente. S'ils ne se relevaient pas à temps, ils tomberaient dans la mer. Vu les regards noirs qu'ils se lançaient, le mollah et la doctoresse n'allaient pas tarder à faire de même. Le cartographe hurla :

- Tu en as assez vu ?

Je hochai la tête. Il me sourit.

- J'étais sûr que ça ne te plairait pas. Mais enfin, il fallait en passer par là. À survoler cette île, on apprend bien des choses sur la réalité du monde. Allez, Jean-Luc, on abandonne ces gens à leurs batailles et on rentre chez nous.

- Patron, patron, nous avons oublié quelque chose !

- Et quoi donc, s'il te plaît ?

- Je partage votre détestation de l'impératif, mais tout de même...

- Où avais-je la tête ? Merci, Jean-Luc ! Au temps pour moi ! Un cartographe ne doit pas avoir de parti pris. Allons saluer les seuls êtres civilisés de ce caillou maudit.

Le planeur vira sur l'aile, abandonna ces montagnes inhospitalières. Avant de revenir au-dessus d'une crique où tout ne semblait que paix. Une mer transparente. Du sable blanc. Et ces palmiers en forme d'éventail qu'on appelle « arbres du voyageur » car l'assoiffé peut toujours trouver de l'eau potable entre leurs feuilles. Comme par miracle, les turbulences avaient cessé. Il faut dire qu'en dessous de nous, le ton avait changé.

Plus personne n'ordonnait. Un groupe travaillait à la construction d'une pirogue. Et chacun, sans énervement, y allait de son conseil, de sa suggestion technique : *Ne creuse pas trop "vers l'avant, c'est là que frappent les vagues. Aiguise mieux ta scie, ce sera plus facile.*

A genoux sur le sol, deux hommes priaient : *Mon Dieu, sois remercié pour tant de beauté ! Mon Dieu, prends-nous dans Ton amour !*

Plus loin, une très jeune fille suppliait un joueur de football (chaussures Adidas, maillot du Real) : *Ne me quitte pas, laisse-moi une chance !*

- Alors, Jeanne, tu les entends ?
- C'est aussi de l'Impératif.
- De l'impératif doux. Tout existe, Jeanne.

Au milieu de la place du village, une toute petite femme vêtue d'une robe noire chantait. La voix montait vers le ciel, droite et fière comme un feu les jours sans vent.

*Allez venez, Milord,
Vous asseoir à 'ma table,
Il fait si froid dehors...*

Qu'est-ce qu'un milord ? Et quel était ce froid dont parlait la dame, alors qu'il faisait si chaud ?

Laissez-vous faire, Milord,

*Et prenez bien vos aises,
Vos peines sur mon cœur,
Et vos pieds sur une chaise...*

Drôle d'histoire ! Mais aucun doute, c'était aussi de l'impératif amical, celui-là, un impératif bienveillant.

J'aurais bien voulu connaître la fin : qu'arrivait-il au milord ? Mais le cartographe piaffait.

- Cette fois, on rentre, Jean-Luc. Au bercail!

- On va essayer, patron.

Comment, essayer ? Nous ne sommes pas sûrs de pouvoir regagner notre île ?

La peur qui m'avait laissée tranquille depuis quelques heures était revenue : le même animal invisible avait de nouveau posé ses pattes sur le haut de mon ventre, là, entre les côtes. Et recommençait à y enfoncer ses griffes.

- Un planeur n'a pas de moteur, Jeanne. Il dépend du bon vouloir des courants d'air.

- Ne t'inquiète pas, Jeanne. Notre Jean-Luc connaît les nuages comme sa poche.

- À propos, le nom de notre île à nous, *Indicatif*, d'où peut bien venir ce mot ? *Indicatif*, comme *indicateur de police*, le voyou qui trahit ses complices ? Comme *indicateur de chemin de fer*, la brochure qui donne les horaires des trains ? Qui donc a ainsi baptisé les morceaux de notre langue ?

- Je ne sais pas, Jeanne, mais calme-toi !

- *Indicatif* ! On ne pourrait pas choisir des mots plus clairs, de temps en temps ?

- Ne critique pas toujours tout, Jeanne ! *L'indicatif* c'est aussi une musique, celle qui annonce, à la radio, ton émission préférée. Et savais-tu qu'en Afrique *l'indicateur* est un oiseau qui attire l'attention de sa famille sur la présence d'un nid d'abeilles ? Grâce à lui, tout le monde va pouvoir profiter du miel.

* * *

Nous tournions et tournions encore au-dessus de notre île de l'Indicatif. Sans doute pour trouver le bon air, celui qui nous prendrait dans sa main et nous déposerait

doucement sur le sable du terrain d'aviation. Nous survolions la région du *Passé et* sa douce brume habituelle. Nous survolions la région du *Futur* et son brouillard beaucoup plus dense, impénétrable. Cercle après cercle, nous nous rapprochions de notre destination, l'endroit où nous vivions, la région du *Présent*. Déjà, je pouvais distinguer la plage et ses cinq bars, dont le cher *Cargo* ; et la mairie, maison des mariages ; et l'énorme croix rouge peinte sur le toit de l'hôpital des mots.

Mais quelles étaient ces taches vertes et noires, un peu partout, semblables aux moisissures qui envahissent le fond des assiettes oubliées ? Quelle malédiction, quelle maladie de peau avait frappé notre île ? À bien y regarder, le vert, c'étaient des jeeps, des camions et même deux chars, canons pointés sur l'avenue Toussaint-Louverture. Et le noir des soldats. Ils avaient l'air de fouiller une à une toutes les maisons. Dans quel drame allions-nous atterrir ?

XI

Les rues de sable étaient vides, seulement traversées par des chiens. Et clos les volets, cloués même, comme à l'approche d'un cyclone.

Pourquoi cette peinture fraîche sur certains murs ? Elle dégoulinait encore. Qu'avait-on voulu cacher ? En tout cas, le travail n'avait pas été bien fait. Et là un oiseau dépassait. Et là, un homme assis.

Un instant je m'arrêtai, levai le nez. Inspirai fort. La ville sentait. Sentait la sueur, une sueur sale, mal séchée. L'odeur de la peur. Deux fois, au bout de l'avenue Césaire et de l'autre côté du rond-point Senghor, j'entraperçus des uniformes et des matraques : un groupe de soldats traînait un homme. Dos courbé, bondissant de cachette en cachette (une charrette à l'arrêt, une rangée de poubelles), je réussis à atteindre notre maison. La porte béait. A voix basse, j'appelai : Thomas, Thomas ! Aucune réponse. Sauf celle du silence. Comme l'eau se change en glace, parfois le silence devient dur. Dur et blessant comme une arme.

Le cœur battant à se rompre, j'entrai dans ma chambre. Pauvre chambre : on l'avait martyrisée. Moi qui aime tant ranger. Mes yeux ne voulaient pas y croire : armoire défoncée, tiroirs renversés, toutes mes affaires en un gros tas surmonté par

les plus intimes, mes photos secrètes, ma culotte de cérémonie (achetée en prévision de ma nuit de nocés). Ah, ils avaient dû bien rire de moi, les envahisseurs ! Je passai dans la pièce voisine, l'ancre de mon frère. Même dans cet immonde fatras, ils avaient réussi à mettre du désordre, c'est vous dire...

Je pleurai, je l'avoue.

* * *

- Jeanne! Ne t'inquiète pas...

Quelqu'un me parlait. Un Pierrot. Une silhouette toute vêtue de soie blanche. Je mis du temps à le reconnaître. Comme si son visage venait de très loin, d'un autre monde. Emilio, le patron du *Cargo*. Je savais qu'il habitait la maison voisine de la nôtre. Mais que faisait-il dans cette tenue ? Avait-il besoin de se déguiser ainsi pour trouver le sommeil ? Les gens de la nuit ont souvent du mal à s'endormir quand ils rentrent chez eux.

- Pour ton frère, tout va bien.

Je sautai au cou de l'ami Pierrot.

- Merci, oh merci !

- Ton frère a réussi à s'échapper ... Ma femme n'a pas eu cette chance.

- Mais pourquoi ces arrestations ? Je ne comprends plus rien. Quel vent de folie souffle sur notre île ?

- Le subjonctif, Jeanne. Tous ces malheurs ont pour cause ce maudit subjonctif.

- Je hais le subjonctif. Mais que vient-il faire là-dedans ?

- Je ne peux t'en dire plus, Jeanne. Je pars air la prison.

Je ne le vis pas s'en aller. Je ne m'y connais guère en règlements administratifs. Les prisons acceptent-elles les visiteurs en pyjama ? De toutes mes forces, je lui souhaitai bonne chance.

Et je me mis au travail.

XII

Mais à peine avais-je commencé à affronter ce capharnaüm que je laissai tout en plan. Je ne comprenais rien à la situation. Et mes parents m'ont ainsi faite : si je ne

comprends pas, je suis comme tétanisée, il m'est impossible d'ébaucher le moindre geste. Alors je courus chez quelqu'un qui, sans nul doute, saurait m'expliquer.

- Bonjour, Jeanne. Tu voulais questionner Madame, n'est-ce pas, comme d'habitude ? Tu tombes mal. Elle déjeune. Tu connais son appétit. Elle ne pouvait plus attendre.

Hector, l'assistant de la Nommeuse, était espagnol et cuisinier, chef adjoint d'un des meilleurs restaurants d'Europe, *El Bulli*, au nord de Barcelone, non loin de la frontière française. Venu se reposer dans l'archipel, il avait un beau jour longé le jardin où ma vieille amie redonnait vie aux mots. Cette chanson, « Touer, Touille-boeuf, Toulène », l'avait ensorcelé. Il n'était pas reparti. Il avait ouvert une guinguette au bord de l'eau. Et chaque dimanche, pour remercier la vieille dame, il venait lui mitonner l'une de ses inventions miraculeuses.

- Qui est-ce ?

C'était la voix, la célèbre voix, la voix de la Nommeuse, reconnaissable entre toutes. Aussi douce qu'implacable, *définitive*. Venue de la pièce voisine, la voix s'était faufilée jusqu'à nous par le couloir, comme un chat.

- Jeanne ! Mais qu'elle entre ! Tu ne refuseras pas un petit en-cas. Allez, une assiette pour Jeanne. Pour une fois qu'une jeunesse s'intéresse au dictionnaire, faisons-lui fête !

- Hélas, hélas, je ne peux pas, Madame. Je n'ai plus le droit de prendre le moindre gramme, je travaille dans un planeur.

- Baliverne, ma chérie ! Essaie donc ce sorbet au feu de bois. Je te promets : ta balance ne se rendra compte de rien.

Évidemment, le sorbet n'était qu'un entracte au milieu du festin préparé par Hector (entracte admirable d'ailleurs : avaler de la fumée sucrée, quelle drôle de sensation !). Suivirent une terrine (amandes fraîches et truffes), des brochettes de thon (+ bacon + gingembre + coco), des beignets de cervelle (jeunes veaux), des raviolis de cigales de mer...

Malgré l'impatience qui me tordait le ventre (qu'était devenu Tom ? des

pillards n'allaient-ils pas vider notre maison ouverte à tous les vents ?), je me laissai gagner par la magie des saveurs.

La Nommeuse dégustait chaque bouchée, je n'osais interrompre sa jubilation. On croit les vieux sans gourmandise. Quelle erreur ! Il suffit seulement de leur proposer du nouveau. Tant d'années à manger la même chose, forcément, on se lasse. Combien de steaks, de frites, de nouilles au gratin et même de blanquettes, de veau Marengo ingurgite-t-on en une longue vie ? Qu'une vraie surprise se présente et les vieux gloussent. Tout comme un enfant découvrant l'enchantement du chocolat.

Je dus attendre le café pour interroger.

- Pardon, Madame, j'en ai besoin au plus vite : d'où vient le mot «subjonctif»?

- Ma petite Jeanne, chaque langue a plusieurs mères, elle descend de beaucoup d'autres langues. Mais il y a toujours une mère principale. Celle du français, c'est le latin. *Jungere* veut dire « joindre ». *Sub* veut dire « sous ». Et *subjungere* veut dire « atteler »...

- Atteler, comme atteler un cheval à une charrette ?

- Exactement. Quant tu dis « je veux qu mon ami vienne », « je veux », c'est le cheval, l'énergie, la volonté, la force qui tire.

- Mais il tire quoi ?

- La charrette. Il tire son rêve, le souhait que son ami vienne.

- Pourquoi ? Il faut de la force pour rêver ?

- Bien sûr, ma petite Jeanne, de la force, beaucoup de force, surtout si tu veux que dure le rêve. Maintenant, laisse-moi. Je dois me remettre au travail. Les mots du dictionnaire trépignent. Tu ne sens pas comme ils te détestent ?

- Mais pourquoi donc ? Ils sont jaloux, tout simplement ! Jaloux de l'attention que je te porte. Allez, embrasse- moi et laisse-moi.

Je posai mes lèvres sur son front, À petits pas tanguants, elle regagna son jardin. Et, devant Hector ébloui, elle reprit sa mélodie : « Trusquiner, Tulipe orageuse, Tupinet »...

* * *

Comme je franchissais le seuil, une force s'empara de moi. Il me semblait que quelqu'un m'avait saisi les deux épaules et m'obligeait à pivoter sur moi-même. En me voyant revenir, Hector grimaça :

- Jeanne, que veux-tu, encore ?

Je l'ignorai et m'accroupis devant le fauteuil.

- Madame, je peux ? Encore une, vraiment, juré, une ultime question ?

- Accordé, ma petite Jeanne, mais fais vite, je voudrais finir la lettre T avant dimanche.

- Mon frère, il a disparu. Alors je me demandais... Lorsque, comme vous, on connaît tous les mots... Peut-être qu'aussi on peut deviner les lieux...

- Jeanne, s'il te plaît, pourrais-tu être plus claire ?

- Mon frère, ne sauriez-vous pas où il se trouve ?

- Toi aussi ? Mon Dieu !

Son visage s'était crispé. Sans le vouloir, j'avais ravivé quelque douleur au plus profond de sa mémoire. Elle avait fermé les yeux. On aurait dit qu'elle bataillait avec ce souvenir.

- Figure-toi que mon frère également s'est évaporé. Un beau jour, pffuit. Sans laisser d'adresse. Il y a des années et des années. Et depuis, rien. Aucune nouvelle. Peut-être est-il dans la nature des frères de disparaître ?

- Et vous n'avez pas la moindre idée... ?

- Bien sûr que si.

- Et vous n'avez pas couru le retrouver ?

- Hélas non. J'ai fait cette erreur ; certainement l'erreur la plus grave de ma vie.

- Vous, si savante, une erreur ?

- J'ai toujours eu en tête que, plus on aime quelqu'un, plus on doit le laisser tranquille.

- Donc vous n'êtes jamais partie à sa recherche ?

- Hélas ! Alors là, vous avez raison, c'est une erreur terrible. Faites-moi

confiance, je ne commettrai jamais la même. Vous savez donc où se trouve frère ?

- Dans l'île du Subjonctif.

- Pourquoi là-bas ?

- Parce que c'est le pays des rêves. Un garçon qui part, qui part sans revenir, c'est toujours à cause d'un rêve.

- Je vais le retrouver, les retrouver tous les deux. Votre frère et le mien. Et ils vont m'entendre : on n'a pas le droit d'abandonner sa sœur.

- Que j'aime ton enthousiasme, Jeanne ! Bon voyage ! Et à ton retour, viens tout de suite me raconter... si je suis encore vivante.

- Allons, allons. Madame, tout le monde sait que vous êtes immortelle.

- Immortelle ne veut pas dire éternelle, Jeanne.

* * *

Éternité, immortalité ? Décidément, le Temps était une devinette. Je retournai à la maison, perdue dans ces graves pensées. Et rassuré : quand on a deux jockeys et un planeur dans ses amis, pas d'inquiétude à se faire. Ils sauront bien vous conduire au Subjonctif.

Avant toute chose, ranger.

Hélas ! À peine avais-je commencé que les envahisseurs revinrent.

Huit uniformes flambant neufs.

- Bonjour messieurs ! Comme c'est gentil de venir m'aider !

- Tu riras moins dans un quart d'heure, mademoiselle. Allez, prends une serviette, ta crosse à dents, on t'embarque.

XIII

- Halte-là !

Mes huit soldats n'en croyaient pas leurs yeux. Nous venions de nous mettre en route, la farouche escorte et moi (leur prisonnière). Et voici qu'un petit, tout petit homme, vêtu d'un bermuda rouge et d'un tricot rayé, osait s'interposer.

- Qui c'est, l'avorton ?

- Allez, dégage !

- D'abord, tes papiers !
- Je suis le cartographe du président-à-vie-et- même-au-delà !
- Oh, pardon, Votre Honneur !
- Et cette demoiselle, que vous maltraitez, est mon assistante. Libérez-la.
- Tout de suite, Votre Honneur.

Les huit soldats, si cruels et méprisants l'instant d'avant, n'étaient plus que miel et courbettes. Je venais de faire connaissance avec l'une des lois régissant l'espèce humaine, dite « loi de la double crêpe » : plus quelqu'un écrase ceux qui sont au-dessous de lui, plus il s'écrase devant ceux du dessus.

En attendant de poursuivre ma réflexion philosophique, je bénis l'ancien jockey. Sans son apparition miraculeuse, que serait-il advenu de moi ? A l'heure d'aujourd'hui, peut-être pourrais-je encore dans une prison oubliée ?

- Allez, assez perdu de temps ! Accompagnez-nous jusqu'au palais. J'y ai rendez-vous.

- C'est un honneur, Votre Honneur !

Ainsi, au pas cadencé, nous traversâmes la ville. Des volets commençaient à se rouvrir. On nous regardait, apitoyés : les pauvres ! Ils n'ont pas de chance, ce sont sans doute les derniers raflés...

J'avais beau avoir été sauvée, je n'en menais pas large. Comment, en me voyant, allait réagir le dictateur ? Je tentai de mettre en garde le cartographe. Du revers de la main, il écarta mes angoisses comme autant de mouches importunes.

- S'il te plaît, Jeanne. Laisse-moi gérer la situation.

* * *

Apparemment, Nécrole, notre dictateur bien-aimé, ne semblait pas m'avoir reconnue. Dans la salle d'attente, je m'étais en catastrophe fait un chignon (merci à lui, il me donne cinq ans de plus ! Cent fois je l'ai utilisé pour entrer dans une boîte ou au cinéma voir des films chauds). Et puis du temps avait passé depuis notre première et si détestable rencontre.

- Cartographe, quelle est donc cette jeune femme ?

- Mon assistante. Un œil de laser sans lequel ma main ne dessinerait que du vent.

Une manucure, sosie de la chanteuse Madonna, s'occupait des doigts du maître. Son travail semblait lui donner bien du bonheur. Elle souriait, émerveillée comme une mère devant son nouveau-né.

- Bien. À partir de cette seconde, celui (ou celle) qui répète un seul mot de ce qu'il va

- S'il te plaît, Jeanne. Laisse-moi gérer la situation.

* * *

Apparemment, Nécrole, notre dictateur bien-aimé, ne semblait pas m'avoir reconnue. Dans la salle d'attente, je m'étais en catastrophe fait un chignon (merci à lui, il me donne cinq ans de plus ! Cent fois je l'ai utilisé pour entrer dans une boîte ou au cinéma voir des films chauds). Et puis du temps avait passé depuis notre première et si détestable rencontre.

- Cartographe, quelle est donc cette jeune femme ?

- Mon assistante. Un œil de laser sans lequel ma main ne dessinerait que du vent.

Une manucure, sosie de la chanteuse Madonna, s'occupait des doigts du maître. Son travail semblait lui donner bien du bonheur. Elle souriait, émerveillée comme une mère devant son nouveau-né.

- Bien. À partir de cette seconde, celui (ou celle) qui répète un seul mot de ce qu'il va entendre peut se jeter directement dans la gueule d'un requin. Il m'évitera de lui arracher le cœur avant.

Cher Nécrole, toujours le même, les années n'avaient pas de prise sur lui, toujours le même charme délicat, la même manière de convaincre par la douceur !

Il considérait ses deux index aux ongles démesurés. La manucure avait bien travaillé : il possédait là deux vrais poignards, tout à fait capables de punir les indiscrets - ou les indiscrètes : le message était clair.

- La patrie est en danger. Mes services secrets sont formels : une invasion se prépare. Regardez : la récolte d'une seule journée de perquisition.

Cinq sacs-poubelles étaient alignés, cinq grosses poires grises, sous la carte géante de l'archipel.

- Si vous n'avez pas trop peur de vous salir, plongez une main, au hasard. Vous verrez que ie ne vous mens pas. Vous aussi, l'assistante.

Le cartographe retira un dossier complet sur « le subjonctif en japonais » et nous tendit la feuille : « L'expression "je souhaite que" se traduit par la formule "si c'était comme ça, ce serait bien, mais". »

Je souhaite qu'il pleuve demain (a shi ta a me ga fu re ba i i no ni (ne e).

Demain pluie tomberait bien mais (n'est-ce pas.

Le président leva les bras au ciel.

- Qu'est-ce que je vous avais dit ? Et vous, jeune fille, quelle horreur avez-vous pêchée ?

Ahurie, je reconnus la mini-bande dessinée que depuis quelques jours je voyais taguée sur des murs.

- Qu'est-ce que je vous avais dit ? Encore et toujours du subjonctif ! Ces gens-là sont partout ! Je leur ferai rendre gorge.

Nécrole hurlait. Nous nous regardions, le cartographe et moi, sans comprendre.

Quel danger pouvaient bien représenter ces dessins innocents ?

Notre étonnement, des plus visibles, accrut la colère du dictateur.

- Parce qu'en plus, vous ne savez pas lire les hiéroglyphes ?

Nous baissâmes la tête, avouant notre ignorance.

- Ce n'est pas compliqué, pourtant.

Et, changé soudain en instituteur, il se mit à nous expliquer :

« Ça, c'est "je désire". Ça, c'est "le serviteur". Ça, "soit" "se tienne". Ça, c'est "sous le sycomore" ».

« Maintenant, vous avez compris, ignorants que vous êtes : " Je désire que le serviteur se tienne sous le sycomore." Du subjonctif ! Encore du subjonctif ! »

Nous suivions, éberlués, la leçon.

Que venait faire dans notre île cette histoire de serviteur et de sycomore ? Et quel danger nous faisait-elle courir ?

La colère de Nécrole avait repris de l'intensité. Il tapait du poing sur la table.

- La peste est parmi nous. Un complot international. Les Nippons, les Egyptiens, le monde s'apprête à nous envahir.

Quelle folie donna l'idée à mes lèvres et à mes dents de s'écarter, à ma langue de former la petite phrase suivante ?

- Pardonnez-moi, Monsieur-le-président-à-vie-et-même-au-delà, mais pourquoi craignez- vous tant le subjonctif ?

Stupeur. Et tremblement. Oser questionner le Tout-Puissant ! La foudre allait tomber. La terre s'ouvrir pour avaler l'audacieuse, une vague surgir pour l'engloutir. Plus personne ne respirait dans la salle du trône, pas même les oiseaux. Dans le jardin, ils s'étaient arrêtés de chanter. Le monde entier attendait la punition terrible et méritée qu'allait me valoir ma faute.

Le Maître non plus ne bougeait pas. Les yeux seulement avaient grandi. Des yeux immenses et ronds, des yeux d'enfant face à quelque chose de parfaitement nouveau : une jeune fille s'était permis de lui parler. Il dut goûter cet étonnement car un sourire finit par lui venir. Et c'est d'une voix très calme, amusée, qu'il me répondit :

- Les Subjonctifs sont les ennemis de l'ordre, des individus de la pire espèce. Des insatisfaits perpétuels. Des rêveurs, c'est-à-dire des contestataires. « Je veux que tous les hommes soient libres. » Bonjour le désordre ! « Je ne crois pas que notre président réussisse. » Merci pour le soutien ! Du matin jusqu'au soir, ils désirent et ils doutent. A-t-on jamais construit une civilisation à partir du désir et du doute ?

Les conseillers du dictateur, flatteurs et courtisans, comme tous les conseillers, hochaient la tête en cadence.

- Comme vous avez raison, Monsieur-le-président-à-vie-et-même-au-delà : le rêve est la plus malfaisante des maladies.

- Bien sûr que non, Monsieur-le-président-à- vie-et-même-au-delà. Personne n'a jamais pu bâtir une société vivable avec de tels enfants gâtés !

Nécrole, d'un geste, fit taire ces baveux.

- J'ai réussi à soumettre tout l'archipel. La tribu des Infinitifs, facile : ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Les Impératifs, de même : ils n'arrêtent pas de se battre entre eux. Les Conditionnels ? On n'a pas de mal à écraser des gens qui passent leur temps à faire des hypothèses et qui n'osent jamais affirmer ce qu'ils pensent. Restent les Subjonctifs. Ceux-là sont beaucoup plus redoutables. Mais faites-moi confiance, je vais m'occuper d'eux. Une bonne fois pour toutes. Cartographe ?

- Oui, Monsieur-le-président-à-vie-et-même- au-delà ?

- Vous allez me dessiner leur île. Les plages possibles pour un débarquement, les hauteurs stratégiques, les marais à éviter. Je veux tous les détails. Pas d'offensive réussie sans bonne cartographie. Relisez Napoléon. Cette demoiselle à l'œil de lynx vous aidera. Rendez-vous ici dans sept jours, même heure. Le temps presse. La saison des cyclones ne va plus tarder.

Madonna, la manucure, avait assisté à toute la scène en rangeant tranquillement ses outils.

- Au revoir, Monsieur-le-président-à-vie-et-même-au-delà. À demain.

(Une légende courait dans l'île, sans cesse alimentée par la Direction de la Propagande : les ongles du dictateur et ses cheveux poussaient à une vitesse surnaturelle, preuve de sa vitalité quasi divine et source d'innombrables fantasmes chez les femmes...)

Nous repartîmes avec elle. On aurait dit qu'elle était, d'un coup, tombée amoureuse du cartographe. Elle ne le quittait pas des yeux.

- Je vais m'occuper de vous aussi, roucoula-t-elle. Comment dessiner soigneusement avec des doigts négligés ? C'est vrai que je suis scandaleusement chère. Mais avec ce qu'il va vous payer...

XIV

Mon réveil n'avait pas sonné ; je veux dire que mon oiseau du matin, mon cher torcol fourmilier (*Synx torquilla*) n'avait pas chanté à son heure habituelle.

Je m'habillai en toute hâte et partis ventre à terre. Le chemin le plus direct vers le terrain d'aviation longe la prison. Emilio se tenait là, debout, devant la haute porte en fer rouillé. Torse nu. Le Pierrot avait perdu sa veste. De son pyjama blanc ne lui restait que le pantalon. Et son célèbre sourire qui, chaque nuit, illuminait le *Cargo*, s'était évanoui.

- On ne vous a pas laissé voir votre femme ?

- Elle s'obstine. On lui a proposé une déclaration : « Je jure ne plus, de ma vie, employer le subjonctif. » Elle signait et elle sortait. Elle a refusé.

- Que se passe-t-il dans sa tête ?

- C'est exactement ce que je me demande. Je lui ai dit, à ma pauvre chérie : « Tu es mariée et tu m'aimes. Pourquoi une femme mariée et qui aime son mari aurait-elle besoin du subjonctif ? »

- Et alors ?

- Alors elle m'a répondu... depuis j'en tremble...

Je lui ai posé la main sur l'épaule.

- Courage, Emilio. Je sais que nous, les femmes, sommes parfois cruelles.

- Elle m'a répondu : « Aucun amour, pas même le plus grand, ne m'empêchera de rêver. »

Je me rappelai soudain mes deux jockeys. Devant leur planeur, ils devaient s'impatienter. J'ai dû laisser Emilio à sa tristesse. Ou plutôt à ce qui est pire que la tristesse : la découverte que rien ni personne ne pourra jamais remplir le vide qui est en nous.

Навчальне видання

Граматика французької мови в п'єсах

У п о р я д н и к АНУФРИЕВА Ирина Леонидовна

В авторській редакції
Комп'ютерний набір *И. Л. Ануфриєва*

Підписано до друку ..2016. Формат 60×84/16.
Папір офсетний. Гарнітура «Таймс».
Ум. друк. арк. 1,39 . Обл.-вид. арк. 2,03.
Тираж 5 пр. Зам. №

Видавництво
Народної української академії
Свідоцтво № 1153 від 16.12.2002.

Надруковано у видавництві
Народної української академії

Україна, 61000, Харків, МСП, вул. Лермонтовська, 27.